

Les mots pour le décrire

Dominique Lafon

Number 38, Fall 2005

La subversion dans les dramaturgies anglaises contemporaines

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/041609ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/041609ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF) et Société québécoise d'études théâtrales (SQET)

ISSN

0827-0198 (print)

1923-0893 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lafon, D. (2005). Les mots pour le décrire. *L'Annuaire théâtral*, (38), 5–6.
<https://doi.org/10.7202/041609ar>

Tous droits réservés © Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF) et Société québécoise d'études théâtrales (SQET), 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LES MOTS POUR LE DÉCRIRE

Ce n'est pas un hasard si le titre de cette présentation est inspiré du livre de Marie Cardinal décrivant la longue lutte que son corps lui livrait avant que les mots de la cure psychanalytique ne viennent à son secours. Le présent dossier est lui aussi en proie aux affres du corps, les affres que lui font subir des dramaturges en mal d'images violentes et les auteurs des différents articles qui le constituent, à la recherche des mots pour décrire et justifier l'insoutenable pesanteur de l'horreur exhibée.

Il s'agit donc d'un défi de taille qui fait appel à l'histoire comme à l'actualité, à la dramaturgie comme à l'anatomie. La présentation de la responsable du dossier, Séverine Ruset, rend compte des différents angles sous lesquels sont abordées ces œuvres du courant plaisamment désigné comme le « *In-Yer-Face Theater* », titre qui dit assez que la première victime de cette esthétique est le public.

Aussi voudrais-je parler de ce public et reprendre la parole de l'incompréhension et de la blessure que lança cet été une spectatrice de la cour du Palais des papes avant de quitter la représentation d'un spectacle de Jan Fabre : « Qu'est-ce qu'on vous a fait pour mériter ça? » Cri de désespoir ou de révolte, cette interrogation n'en souligne pas moins le divorce entre l'institution théâtrale et le public. Si j'utilise le terme d'institution, c'est à dessein. Car qui ne voit que cette violence est devenue une nouvelle norme, un canon dont on peut désormais traiter dans un dossier de vue savante et qui fait, par ailleurs, l'objet de plusieurs publications récentes : on peut donc mettre des mots sur l'image qui pourtant se passait de texte, suivant l'adage « une image vaut mille mots » et en l'occurrence dans cette forme de théâtre mille maux.

« C'est donc un corps plus violenté que jamais qui s'offre à notre regard quand il est privé de parole ou quand la parole n'est plus que décorative ou instrumentalisée, voire cantonnée au commentaire. [...] Le théâtre peut-il encore se dire théâtre quand il va sans dire? [...] La subversion peut-elle être l'indice du talent quand les publicitaires, depuis vingt ans, utilisent la provocation comme une stratégie marchande? »

Ce constat que faisait paraître Olivier Py, directeur du Centre national dramatique national d'Orléans, dans un numéro estival du *Monde* sous le titre « Avignon se débat entre les images et les mots¹ » pourrait bien servir d'exergue à ce dossier et plus largement, à toute une perspective critique qui prendrait en compte non plus seulement la dimension sociologique et/ou politique de ce courant, mais aussi l'impasse esthétique pour ne pas dire sémiotique qu'il suppose.

Si on peut, comme Olivier Py, regretter que « [l]a langue politique a[it] peu à peu remplacé ce mot chargé de conscience civique et d'héritage culturel qu'est le mot théâtre par "spectacle vivant" », on pourrait aussi saisir cette terminologie à bras-le-corps pour souligner à quel point la représentation théâtrale relève d'une très périlleuse sémiotisation. Puisqu'il ne saurait être question de renouer avec la violence-réalité des jeux du cirque et qu'une comparaison avec le Grand Guignol serait sans aucun doute jugée méprisante, où donc situer ces mises en scène contemporaines de la torture ou de la difformité qui se jouent entre dégoût et dénégation? Comme ces formes anciennes de spectacles, elles s'appuient d'abord sur l'image et relèguent le texte à la parole, la parole au cri. Est-ce la raison pour laquelle elles suscitent la glose, les mots qui permettent de décrire comme réel ce qui n'est que joué?

Telles sont quelques-unes des questions que soulève le présent dossier en conjuguant analyses et témoignages. Pour établir une sorte de dialogue entre praticiens, nous avons demandé à Paul Lefebvre de faire écho au document préparé par Séverine Ruset et de mesurer l'influence qu'avait pu avoir le théâtre britannique au Québec. Les témoignages qu'il a recueillis disent assez que la subversion peut aussi passer par les mots...

1. Article qui devrait être repris dans un collectif intitulé *Le cas Avignon 2005 (Regards critiques)*, dirigé par Georges Banu et Bruno Tackels que viennent d'annoncer les éditions L'Entretemps (www.editions-entretemps.com).

Dominique Lafon
Directrice